

Chapitre I

Il cria de rage au vide l'entourant. La patience était loin d'être la qualité première de Thomas. Il faisait beaucoup d'efforts pour se maîtriser, mais lorsque quelque chose ne marchait pas comme il le souhaitait, il avait tendance à bouillir.

Cela faisait maintenant deux ans que Catherine et lui avaient signé leur première hypothèque. Ce n'était pas la maison rêvée, mais c'était *leur* petite bicoque. Le salaire d'un ingénieur et celui d'une urbaniste, tous deux à l'aube de leur carrière, ne pouvaient permettre de folles dépenses. Pourtant ils se sentaient tout à fait chez eux. Ils y étaient heureux.

Après tout, cela faisait partie de leur plan de vie établi les soirs où le sommeil les fuyait : *La fin des études. L'achat de maison no 1. Bébé no 1. Bébé no 2. L'achat de maison no 2. Retraite.*

Ils vivaient à Chesnay, en couronne urbaine. La banlieue n'avait jamais vraiment attiré Thomas : sandales, tondeuses, bières au-dessus de la haie en discutant sports avec Voisin. Ce genre de vie le dégoûtait, à vingt ans. À vingt-cinq, la ville l'étouffait.

Il avait finalement abouti dans la ceinture métropolitaine et avait découvert que la vie n’y était pas aussi morne qu’il s’y attendait. Comment pouvait-elle l’être ? Il avait la femme idéale, la maison quasi parfaite et des voisins *modernes* : en un an, les seules paroles échangées avec ceux-ci avaient été de timides salutations lors des rencontres fortuites sous les porches.

Lui qui n’avait que travaillé les chiffres lors de ses études s’était découvert un passe-temps des plus intéressants. Le sous-sol de la maison, datant des années 1970, n’avait jamais été terminé. Après avoir peint en beige le mur de la descente d’escalier, chaque soir où il le pouvait – ce qui n’arrivait pas très souvent, car le boulot le suivait fréquemment jusqu’à la maison –, il s’attaquait aux rudiments de la menuiserie. Il avait prévu s’occuper de la finition du sous-sol en plus d’y construire un atelier qui deviendrait le quartier général de sa nouvelle passion.

Le tout comblait Catherine qui, de son côté, avait toujours aspiré à une vie bien rangée. Son sens de l’ordre et son autodiscipline ne pouvaient y faire autrement. L’acquisition de la maison avait presque instantanément éveillé son horloge biologique, mais elle souhaitait poursuivre sa carrière pendant un an ou deux avant de plonger tête première dans la maternité.

Elle se réjouissait de voir que son mari tout neuf, qui exérait la banlieue au temps de l’université, semblait affectionner sa nouvelle vie. Ça l’amusait de le voir jouer à Tarzava-bûcher-bois-et-faire-à-Jane-beau-sous-sol. Il se révélait d’ailleurs plutôt doué : Thomas avait toujours eu cette facilité d’apprentissage qui la déconcertait encore après toutes ces années.

Il avait fait part à Catherine de son intention de recouvrir les murs du sous-sol de lambris et elle en avait été ravie ;

elle ne se voyait pas élever des marmots coincée entre quatre murs de styromousse rose crevassé çà et là. Thomas s'était attaqué quelques semaines plus tôt à l'ouvrage qui était loin d'être terminé. Il avait cru qu'installer de vulgaires lattes de bois, même pour un débutant, serait un travail aisé et rapide. Erreur. Le chapelet de jurons qui montait de la cave en témoignait encore ce soir :

– As-tu besoin d'aide, mon amour ? lui envoya Catherine, sourire aux lèvres, du haut de l'escalier.

Du revers de la main, il essuya la sueur de son front où quelques gouttes échappées laissèrent une traînée humide sur le verre de ses lunettes.

– Non, non, c'est OK, ça fait juste trois saloperies de lattes de suite que je casse ! Tu frappes un peu fort, la latte se brise ; tu frappes un peu moins fort, le bois fend autour du clou. Et ça *m'énerve* !

Catherine, descendue le rejoindre, s'approcha de lui. Elle trouvait attirant son look d'ouvrier. Sa silhouette, même forte aux épaules, était plus athlétique que costarde. Des yeux pers au regard franc, un nez légèrement arqué et des lèvres charnues composaient son visage aux traits forts. De courts cheveux châains épars rejoignaient aux tempes une barbe de deux jours. Lui retirant doucement ses lunettes, elle se mordit la lèvre inférieure et déposa sa main sur la cuisse du travailleur.

– Le truc, c'est de cogner tout doucement au début, lui chuchota-t-elle sensuellement à l'oreille, alors que ses doigts exploraient un peu plus haut. Puis, quand tu sens que le clou tient tout seul, tu donnes un bon coup, conclut-elle en détachant sa braguette d'un coup vif.

Thomas laissa tomber le marteau, qui entraîna au passage les quelques lattes appuyées contre le mur. Ce fut avec le visage sillonné d'un sourire abruti que l'ouvrier profita de cette pause chèrement gagnée.



Ils se croisaient depuis plus d'un an sans avoir eu l'occasion de vraiment se parler. Tous deux fréquentaient le collège de Jolimont, une bourgade au nord de la métropole. Catherine consacrait son temps à des études en sciences humaines, alors que Thomas poursuivait un diplôme en technologie de l'électronique.

Il l'avait remarquée dès les premiers jours : de longs cheveux blonds ondulants retombaient avec grâce sur une nuque fragile et gracieuse. Des yeux d'un vert émeraude illuminaient un visage aux lignes délicates. L'incarnation même de la beauté céleste.

Bien sûr, ce genre de fille ne restait pas dans l'ombre longtemps. Bien que Thomas ne fût pas du type à regarder passer le train les mains dans les poches, il n'avait pas tenté sa chance. Il jouissait de ce qu'il appelait une *liberté pelvienne inconditionnelle* qu'il ne souhaitait pas laisser tomber pour une amourette.

Cela ne l'empêcha pas de mettre tout en œuvre pour gagner le titre d'*ami* auprès d'elle. Un des rares avantages d'étudier en région, selon Thomas, était que les étudiants en électro avaient accès à toute heure à une salle d'ordinateurs qui leur était réservée.

C'est d'ailleurs dans ce local que Thomas et son bon ami Simon, le crack de programmation du département d'informatique, passaient le plus clair de leur temps.

Depuis qu'ils s'étaient connus (dans un centre d'escalade intérieur où Simon, moniteur à l'époque, avait initié Thomas à la grimpe), ils s'étaient découvert des passions communes. Une amitié très forte et authentique s'était développée entre eux. Chose qui n'était pratiquement jamais arrivée à Thomas. Il avait plusieurs amis avec qui il aimait aller prendre une bière de temps à autre ; mais avant Simon, il préférait généralement faire cavalier seul. Non pas que Thomas fût timide ou impopulaire ; il n'aimait tout simplement pas aller au-devant des gens.

Simon avait une façon bohème et sereine d'envisager l'existence, ce qui plaisait à Thomas. Il avait le don de tout accueillir avec un sourire espiègle.

Thomas avait commencé à pratiquer l'escalade à son tour, tirant profit de l'expérience de Simon. Celui-ci, malgré ses dix-sept ans, avait déjà une carrure d'homme. Il était large de dos et son visage aux lignes fortes lui donnait un air de rudesse. Sa masse de cheveux très noirs et mi-longs faisait généralement craquer les filles. Un nez fin, des sourcils fournis, des yeux en amandes pétillants ; tout son visage semblait constamment sourire.

En plus d'aimer les sports extérieurs, Simon s'adonnait également à la programmation sur son ordinateur personnel. Sa curiosité naturelle l'amenait à toujours vouloir se dépasser, autant devant l'écran à cristaux liquides que contre un mur rocailleux. Leur amitié les avait donc poussés naturellement à s'inscrire ensemble au même collège.

Voilà comment – par une coïncidence ahurissante après une visite furtive au local informatique où ils accédèrent trop facilement aux dossiers étudiants – Thomas Despins et Simon Cartier s'étaient retrouvés assis aux côtés de Catherine dans tous les cours d'enseignement généraux en ce trimestre d'hiver.

Ils étaient rapidement devenus tous trois de bons amis. Simon et Thomas étaient les bouffons de la classe. Catherine, malgré sa rigueur et son désir d'exceller, était amusée par ses camarades ; elle voyait bien qu'ils faisaient les pitres pour l'impressionner – les belles filles s'habituent à ce genre de comportement –, mais ils étaient quand même sympathiques. Et leur camaraderie se nourrissait de constants défis.



Sans cesse, Simon et Thomas se mesuraient, s'affrontaient de bonne guerre, s'encourageant et se félicitant en cours de route. Simon poussait au maximum ses connaissances. À l'opposé de Thomas, qui avait une aisance d'apprentissage déroutante et naviguait dans l'inconnu. Ils étaient tous deux charmeurs et, ne voulant ni l'un ni l'autre s'engager dans une relation stable, il leur arrivait souvent de jeter leur dévolu sur la même fille, l'espace d'une soirée, pour voir qui l'emporterait. Au grand dam de Thomas, Simon gagnait plus souvent qu'à son tour.

Cette fois-ci, c'était différent.

Le sentiment entourant Catherine était distinct, même si ce n'était pas de l'amour. Dieu les en préserve ; selon leurs dires, l'amour n'était en fait rien d'autre qu'une strangulation testiculaire à long terme. Par contre, ils aimaient sa façon de rire, qui rappelait le cri de la souris. Ils aimaient sa façon de froncer les sourcils lorsqu'elle ne saisissait pas bien un concept. Ils aimaient son regard brillant et empathique. Non, ils n'étaient pas amoureux, auraient-ils répondu. Vaguement intéressés seulement.

L'hiver était venu et reparti. Un printemps tiède et sec avait pris place et s'étendait un peu plus chaque jour. Simon

et Thomas décidèrent d'entamer la saison des terrasses du centre-ville par une belle soirée où un vestige de la fraîcheur hivernale était toujours détectable dans le fond de l'air. Ces quelques heures devaient à jamais rester inscrites jusqu'au moindre détail dans l'esprit de Thomas. Chaque jour, nombre d'années durant, il allait se demander ce qui se serait produit s'ils avaient bu un verre de plus, ou s'il était allé aux toilettes avant de partir, ou s'il avait pris le temps de boutonner sa veste.

Le beau temps avait presque rempli la terrasse du *Studio 131*, un bar rock où ils aimaient bien s'envoyer quelques bières de temps à autre. Attablés autour d'une pinte de rousse, ils parlaient de tout et de rien, ne s'écoutant pas vraiment. Les deux amis s'étaient à nouveau lancé un défi amical durant l'après-midi. Les conditions et clauses avaient été présentées, négociées et acceptées par le petit sourire qu'ils avaient échangé lorsque Catherine leur avait annoncé la nouvelle.

Au cours des derniers mois, elle avait fréquenté sur une base plus ou moins régulière un paumé qui était plus intéressé par sa voiture modifiée que par sa copine. Elle avait mis fin à cette relation à sens unique la veille.

Catherine était donc désormais sur ce marché où Simon et Thomas se livraient de chaudes luttes hormonales. Le bref regard complice qu'ils croisèrent se résuma ainsi : *que le meilleur gagne.*

Cette fois, Thomas avait remarqué – non sans surprise – qu'il pensait à sa *victime* autrement qu'à l'habitude ; le visage de Catherine semblait imprimé en permanence sous ses paupières. Chaque fois qu'il clignait, il la voyait, souriante, invitante. Avant, il pensait toujours avec tendresse à Catherine, mais ça s'arrêtait là : une attirance sexuelle envers une amie.

Maintenant c'était différent. Il la voulait. Il la voulait pour plus longtemps qu'une seule nuit. Il se voyait caressant sa joue et déposant des baisers sur...

– M'écoutes-tu, mon vieux ? fit Simon, le sortant de sa torpeur.

– Euh... Excuse-moi, j'étais ailleurs.

– Je te demandais si ça te disait d'aller grimper cette fin de semaine. On pourrait aller à Val-d'Auteuil ; il paraît qu'ils ont ouvert une nouvelle voie.

Puis il ajouta, hésitant :

– On pourrait demander à Cath si elle veut se joindre à nous...

Thomas avait d'abord cru que c'était une excellente idée – il pourrait tenter une approche –, mais ce qu'il vit à ce moment dans les yeux de son ami le fit changer d'idée : Simon avait le regard brumeux, rêveur... épris. Et Thomas aurait juré, malgré le peu de lumière sur la terrasse, que Simon Cartier, le tombeur de filles ; Simon Cartier, qui s'était déjà promené complètement à poil dans le collège pour gagner un pari ; Simon Cartier qui, devant ses groupes d'apprentis grimpeurs, ne se gênait pas pour enchaîner les blagues grivoises les unes après les autres, rougissait.

Il l'aime, lui aussi, pensa Thomas. Cette idée le mit en colère, pas vraiment contre son ami, mais contre les événements. Depuis plus d'un an, ils batifolaient à gauche et à droite, ne se souciant de rien. Et voilà qu'au moment où le sort décidait de lier leur cœur, c'était sur la même personne.

– Je ne sais pas, répondit Thomas. Elle n'en a jamais fait et tu sais qu'elle a le vertige.

– Ouais ! laissa tomber Simon, déçu.

– De toute façon, on pourra lui en parler en personne. On y va ? Les cours commencent tôt, demain.

Ils terminèrent leur consommation et quittèrent la terrasse pour aller clore la soirée chez Simon. Ce dernier habitait à une quinzaine de minutes de marche du centre-ville.

Ils progressaient en silence depuis quelques minutes. Thomas pouvait voir, sur sa droite, l'enseigne jaunie du dépanneur crasseux *Chez Tico* annonçant une « Méga-vente de petit bois d'allumage ». Les proprios de l'établissement devaient probablement habiter la maison adjacente, à en croire la rallonge à moitié délabrée bâtie par un mauvais menuisier. Dans la cour, un vieux berger allemand au regard fatigué était allongé sur le sol. La bête observait les piétons d'un œil morne. Thomas retourna le même regard au chien ; il ne voulait pas que Simon soit amoureux de Catherine. Peut-être s'était-il trompé. Après tout, mille raisons pouvaient expliquer que Simon avait rougi...

Thomas pouvait maintenant apercevoir l'enseigne annonçant le carrefour *Béland-1^{re} Avenue*. Quelques rues au sud, ils entendirent un train de marchandises approcher. Le sol, d'abord de manière presque imperceptible, se mit à vibrer.

– Thom, commença Simon d'un air grave.

Ça y est, pensa Thomas.

– Quoi ? demanda-t-il, sachant très bien ce qui allait suivre.

– Tu es mon ami, et on s'est toujours tout dit sans détour. Je me sentirais mal de te jouer dans le dos... Je pense

que... Je voudrais que, si j'en ai la chance... que ça aille plus loin avec Catherine.

Crève, pensa Thomas avant même que Simon ait terminé sa phrase. Cette pensée s'était formulée par elle-même, comme si elle lui avait été insufflée. Thomas ne se reconnaissait pas. C'était comme si une bête s'était réveillée en lui et le rendait sauvage.

Il aimait toutefois Simon comme un frère. Il aurait même été prêt à laisser tomber Catherine pour ne pas brouiller son amitié avec lui.

Il s'en voulut sur-le-champ pour cette pensée, consciente ou non, mais la bête avait ouvert l'œil et n'allait pas lâcher prise. *Tu sais bien qu'il va te la voler, Thom, il te les vole toutes, depuis le début*, souffla sa petite voix perfide.

– Et alors ? demanda Thomas, tentant de couvrir la voix de la bête de la même manière que le train approchant étouffait peu à peu leur conversation. Tu veux ma bénédiction ?

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de l'intersection. C'était une belle soirée de mai – le 8 mai, à 23 h 14, se rappellerait Thomas Despins –, le plus beau mois de l'année, selon certains. Un vent tiède et doux caressait la peau de leur visage aux traits pas encore tout à fait adultes. Le train était maintenant visible à la traverse de la rue Béland, il les doublerait et les nombreux wagons les accompagneraient presque jusque chez Simon ; leur trajet étant parallèle à la voie ferrée.

– Ben non, rétorqua Simon, haussant le ton pour se faire entendre. Mais je sais que tu ne la détestes pas non plus...

Il était visiblement mal à l'aise. Malgré tout, c'était bel et bien la bénédiction de Thomas qu'il souhaitait obtenir. Et

celui-ci savait – il en était même convaincu – que s’il la lui refusait, Simon laisserait tomber Catherine sans pour autant lui en vouloir. Une voiture les dépassa. Elle s’immobilisa à l’intersection, une vingtaine de pas plus loin, pour repartir aussitôt, longeant le train qui progressait désormais à leur côté dans un boucan infernal. Thomas savoura les quelques instants de répit que lui offrait le vacarme du train. Il aurait préféré de loin que Simon lui joue dans le dos et tente d’avoir Catherine à lui seul. Il n’aurait plus eu qu’à tirer Catherine de son côté pour voir, au final, qui l’emporterait. La haine est facile, l’égoïsme est commode, mais l’amitié et le respect peuvent parfois former un mélange complexe et embrouillé.

Ils passèrent une borne-fontaine qui trônait devant un immeuble à appartements de trois étages. Seules deux fenêtres projetaient toujours de la lumière. C’était une de ces petites villes qui s’éteignent tôt. Une haute haie de cèdres les accompagnerait jusqu’au coin de la rue, quelques pas plus loin.

Thomas, soudain, était heureux : il était avec son meilleur ami par une belle soirée de printemps, il découvrait l’amour et le reste n’avait pas d’importance. *Que sera, sera*, décida-t-il, *au diable le reste...*

Il sourit à son compagnon et cria, pour être entendu malgré le convoi :

– On va commencer par lui demander si elle veut venir grimper avec nous, demain.

Puis il ajouta, sourire fraternel aux lèvres :

– Et comment tu sais qu’elle ne va pas préférer ma jolie petite gueule au lieu de ta bouille de taré, ducon ?

Ils riaient en s'engageant dans la rue.

Ils ne virent pas Catherine le lendemain, ni le surlendemain. Il arrive que la nature réserve un sort malheureux à qui elle veut maudire. Il arrive que la vie change de direction à jamais à cause d'une infinitésimale fraction de seconde.

La conversation toujours couverte par le bruit du train, une puissante lueur jaillit des ténèbres de la rue perpendiculaire à celle du duo. La forte lumière éclaira le visage souriant des deux garçons à l'éveil de leur vie, mais leur sourire se transforma en un rictus d'effroi lorsqu'ils comprirent que l'impact était inévitable.



L'été serait long et suave. Il aurait été prêt à le parier. La neige était venue et repartie en un souffle et la tiédeur du vent printanier avait enlacé le paysage depuis déjà plusieurs semaines. Thomas avait abandonné le sous-sol et ses lattes de bois depuis dix jours maintenant, obligé de s'avouer qu'il aurait à louer de l'équipement spécialisé pour y parvenir sans devenir fou.

Le boulot le poursuivait désormais quatre soirs sur cinq à la maison. Immédiatement après la fin de son bac, il avait été embauché par *ABE Inter-Systems*. Il était ingénieur électronique dans la division des télécommunications. Ses collègues et lui s'occupaient du design de radios militaires haut de gamme vendues en Asie et aux États-Unis. En raison d'un marché planétaire féroce, ce genre de produit était toujours en constante évolution et les projets à réaliser s'amoncelaient au même rythme qu'approchaient les dates de tombée.

La passion du design électronique avait poussé Thomas à l'ingénierie et il s'y était lancé sans se douter de la quantité

effroyable de documentation technique que la moindre babiole conceptualisée et développée nécessitait. Plan, devis, dessins, procédés d'entretien, de dépannage, guides techniques, normes militaires... tout y passait.

Bref, il menait la vie active d'un jeune professionnel des années 2000 qui sacrifie momentanément son propre sous-sol pour la juste et noble cause de l'édification du capitalisme moderne. Mais il aimait tout de même son travail et entendait bien le faire du mieux qu'il le pouvait. Car, ambitieux, il souhaitait gravir les échelons le plus vite possible.

Thomas se trouvait dans la pièce de la maison que Catherine et lui avaient aménagée en bureau. Faisant face à leur chambre, cet espace était bien éclairé et on y jouissait d'un calme relatif, les voitures circulant à basse vitesse dans ce quartier familial. Chaque jour, il appréciait de plus en plus la banlieue. Le visage légèrement éclairé par la lueur de l'écran de son ordinateur portable, il travaillait sur les spécifications techniques du projet auquel il avait été affecté quelques semaines plus tôt. Il était rentré du boulot vers 18 h et avait englouti un infect repas surgelé avant de se remettre immédiatement au travail ; il aimait se débarrasser des corvées. Catherine était sortie, ce soir-là. Elle soupait en compagnie d'amis d'université avec qui elle avait gardé contact. Contrairement à elle, Thomas n'avait pas revu de collègues universitaires depuis l'obtention de son baccalauréat.

– Salut mon amour, lança Catherine, faisant sursauter Thomas, absorbé par son travail.

Elle avait cette habitude de toujours marcher à pas de souris. Thomas réagissait inévitablement par un sursaut ou un cri. Au début de leur relation, ça le mettait hors de lui, mais il s'était vite habitué et n'en faisait plus de cas. L'amour appelle les compromis.

– Cath... salut, bébé. Tu m’as fait peur. Déjà de retour ? dit-il en reportant ses yeux sur le rapport qu’il terminait.

– Il est onze heures ; j’avais dit que je serais à la maison à dix...

Thomas jeta un œil à sa montre.

– Je n’ai pas vu le temps passer ! dit Thomas, incrédule.

– Si tu veux, je peux retourner faire un tour dans les bars du coin, fit Catherine, jouant la vierge offensée.

– Non, répondit-il, se levant et l’embrassant. Je commence à être tanné de travailler, de toute manière. C’était amusant, votre souper ?

– Bof, ce n’était pas si mal, mais ça commence à être forcé, un peu...

Son visage s’éclaira et elle ajouta :

– Tu sais quoi ?

Elle fit une pause, laissant planer un suspense équivoque. Elle regardait Thomas, les yeux rêveurs et écarquillés, un sourire grandissant sur les lèvres. Thomas connaissait ce sourire. La première fois, il lui avait coûté une maison. La deuxième, un anneau.

Oh, merde, pensa-t-il.

– Quoi ?

– Kathleen est enceinte !

– Kate St-Cyr... enceinte, répéta Thomas, incrédule.

– Oui, monsieur. Depuis huit semaines déjà. Elle attendait qu'on soit tous réunis pour l'annoncer, poursuivit Catherine, son excitation à peine contenue.

Catherine avait connu Kate sur les bancs d'université et elles se voyaient depuis sur une base régulière. Leurs intérêts communs les avaient rapprochées : toutes deux étaient du département d'urbanisme, elles excellaient sur le plan scolaire et chacune jouissait désormais d'une carrière prometteuse. Et maintenant, Kate était enceinte. Et maintenant, Catherine pousserait de longs soupirs quand ils passeraient devant les boutiques de maternité.

Thomas savait bien que sa femme était tiraillée par l'envie d'avoir un bébé depuis quelque temps déjà. Cette nouvelle ne ferait qu'aiguiser cette aspiration au point qu'elle découperait tout sur son passage. Lui-même souhaitait avoir des enfants, mais pas dans l'immédiat.

Il sentit la chaleur de son corps monter de quelques degrés.

– Ouais... Ben, tu la féliciteras de ma part, dit-il, pas très convaincu.

– Wow, c'est l'hystérie totale, constata Catherine, d'un ton exagérément neutre.

– Non, non. C'est que... ça m'étonne. Je pensais que la carrière était au sommet de sa liste. Elle disait ne pas vouloir d'enfants !

– Ben voilà. Quand l'alarme de notre horloge sonne, on s'en occupe ! compléta Catherine sur un ton mi-moqueur.

Alors on a décidé de la fêter pour célébrer la nouvelle, poursuivit-elle, son sourire revenant en quatrième vitesse.

– Cool, c’est quand ?

– Ben, tu sais que François a un...

– François qui ? l’interrompit Thomas.

Catherine côtoyait tellement de gens qu’il lui était difficile de se souvenir du nom de chacun.

– François Petit, reprit-elle. Celui qui organise une soirée chaque été à son chalet dans le nord.

– Ah, ouais...

Il se rappelait. En fait, c’était surtout quelques flashes brumeux de la cuite qu’il s’était payée l’année précédente qui lui revenaient en mémoire. Il aimait bien les soirées annuelles à ce chalet.

– François a décidé de devancer la soirée, cette année, pour célébrer la grossesse.

– Bonne idée. C’est quand ? demanda-t-il, plus enthousiaste.

– À la fin du mois. Samedi le 26 mai. C’est la date qui arrangeait le plus de gens et on est libres cette fin de semaine-là. J’ai dit oui pour toi, mais si tu préfères...

– Non, non, dit Thomas. Ce sera un plaisir.

– Parfait. J’ai hâte !

Elle spécula sur ce qu'ils achèteraient à Kate et à Guy pour l'enfant à venir. S'ensuivit un plan détaillé des magasins et boutiques qu'ils auraient à visiter pour ce faire.

Thomas aussi était emballé par l'idée de cette réception ; Kate et Guy étaient sympathiques et il était heureux pour eux. De plus, il aimait bien casser la sobriété des jours quand il le pouvait. Sans en abuser, il aimait l'euphorie et la baisse d'inhibition que lui procurait l'alcool ; il aimait déconnecter les circuits cérébraux temporairement et se laisser porter par le plaisir, rien que le plaisir.

Ils se douchèrent ensemble, ce soir-là – habitude qu'ils avaient développée à l'époque où ils partageaient un appartement – et firent l'amour avant de se mettre au lit.

Thomas eut une nuit agitée de songes où une bête dont il n'arrivait pas à distinguer les traits le poursuivait dans les bois.



– Je suis désolé, bébé, mais c'est une chance que je ne peux pas vraiment laisser passer, dit-il en faisant glisser la fermeture éclair de sa valise.

– C'est sûr, mon amour, je le sais bien, fit Catherine. Ce n'est pas la fin du monde, Kate va comprendre. C'est seulement la fête, pas l'accouchement. J'aurais fait pareil à ta place.

Thomas n'en revenait pas de sa chance : il n'avait jamais voyagé et juste au moment où il se demandait ce que son avenir lui réservait dans l'entreprise, on lui offrait l'occasion de faire ses preuves sur le terrain, pour un client important ! Avec une telle promotion, c'est une usine de berceaux

qu'il pourrait offrir à sa Catherine. Mais il devait s'embarquer le soir même pour la Corée du Sud. L'armée de l'État, le client, avait tenté sans succès de construire un réseau de communications s'étendant sur une partie importante du territoire. Dans le but d'économiser quelques milliers de dollars sur ce contrat, la Direction marketing avait jugé inutile d'envoyer des employés techniques sur place lors de la livraison des radios.

Voilà qu'au bout de dix jours d'essais d'abord improvisés, ensuite précipités, un pathétique et humiliant constat d'échec avait dû être fait par ABE. L'entreprise devait donc, le soir même, catapulte à l'autre bout de la planète un ingénieur de Montréal.

Vu l'ampleur de la tâche, mais surtout à cause de la pression effroyable qui attendait le pauvre type choisi par la compagnie, tous les yeux autour de la table de conférence du département d'ingénierie s'étaient faits fuyants. Y voyant une chance en or pour se faire valoir et excité à l'idée d'un voyage outre-mer, lui qui n'était jamais sorti du pays, Thomas s'était avancé.

Si tout se passait bien, et Thomas évaluait à zéro pour cent les chances pour que ce soit le cas, il serait de retour dans la nuit du jeudi au vendredi, à temps pour la réception au chalet qui devait avoir lieu le samedi soir suivant. Il doutait fort d'être de retour aussi rapidement.

– En tout cas, tu me fileras le numéro de téléphone du chalet de François. Si je suis encore là-bas, samedi, je les appellerai durant la soirée pour les féliciter... aux frais de la compagnie, bien sûr.

Catherine sourit :

– Je suis fière de toi, mon amour. Tu vas leur monter le meilleur réseau que l’Occident peut offrir ! Tu sais pourquoi je t’aime ?

– Ben... J’ai le derrière le plus sexy de ce côté de l’hémisphère ?

– Bof...

Elle éclata de rire et reprit :

– Je t’aime parce que tu as de l’ambition et que tu n’as pas peur de foncer pour atteindre ton but, même s’il est à l’autre bout du monde.

Elle le serra dans ses bras et appuya son visage contre la poitrine de son homme avec la tendresse d’une nouvelle amante.

Quelques heures plus tard, alors qu’une nuit fraîche s’était installée, Thomas sentait la vibration des moteurs sous ses pieds. Il observait le sol canadien s’éloigner de seconde en seconde. Il porta son regard vers le nord où, quelque part dans cette étendue noire et quelque peu sinistre, Catherine dormait. Elle avait voulu l’accompagner à l’aéroport, mais Thomas l’avait convaincue de n’en rien faire. Après tout, il devait revenir quelques jours plus tard. Elle lui avait donc fait ses adieux sous le porche d’entrée. À la grande surprise de Thomas – et de Catherine elle-même –, celle-ci avait versé quelques larmes en l’enlaçant de ses bras tendres, lui affirmant qu’elle s’ennuyait déjà.

Maintenant, il sentait le vrombrissement sourd des moteurs alors qu’il s’éloignait de sa femme à chaque seconde. Il se demanda si elle pouvait voir l’avion, d’où elle se trouvait ; si, le sommeil la fuyant, elle lui retournait son regard,

quelques kilomètres plus bas. Il ne vit bientôt plus que le blanc des nuages et l'éclat d'une lune radieuse, en ce magnifique mois de mai. Le plus beau mois de l'année, selon certains.



Masan au crépuscule. Ici, à environ onze mille kilomètres de Montréal, le soleil semblait paresseux. Il flânait dans le ciel, s'étendait sur les nuages épars, s'agrippait au vide, ne voulant céder la place aux ténèbres.

Le ciel s'en trouvait rougi et tentait de se départir de ces incommodantes couleurs en les balayant tant bien que mal sur les vastes forêts entourant cette petite ville isolée du sud de la Corée.

Thomas regarda ce coucher de soleil à travers la fenêtre de sa chambre d'hôtel du huitième étage – le plus haut bâtiment de la ville qu'il lui eût été donné de voir durant son séjour. Il venait tout juste de se doucher et s'affairait à ses bagages. Après quatre jours de dur labeur, il devait partir le soir même. Les effets du décalage horaire s'étaient enfin dissipés et Thomas s'était accoutumé à la différence de treize heures par rapport à sa référence interne.

C'était le premier soir où il rentrait avant minuit et il se sentait brisé par la fatigue. Depuis son arrivée, il n'avait cessé de trimer.

Il jeta un coup d'œil à sa montre – 21 h – et appela Catherine. C'est avec bonheur qu'elle entendit sa voix, malgré l'heure matinale. Elle se levait de toute façon sous peu afin d'organiser sa sortie au chalet. Elle et les autres y passeraient la journée ; le temps s'annonçait clément. Elle avait prévu

passer la nuit là-bas si Thomas n'était pas de retour, mais se ravisa en lui proposant de passer le prendre à l'aéroport. Thomas refusa net, insistant pour qu'elle s'amuse au chalet et y passe la nuit. C'était un jour important pour Kate et Guy ; Thomas rentrerait en taxi et la verrait le lendemain matin. Il fut finalement décidé qu'elle n'irait pas le chercher, mais viendrait tout de même dormir à la maison pour être auprès de lui.

Il raccrocha après un dernier *je t'aime*, et s'empressa de terminer ses bagages. Il n'avait en tête que de prendre l'avion et dormir, *dormir*, d'un bout à l'autre du monde.

Le soleil s'était couché pour laisser malgré lui la place à une lune distante et presque détachée dans ce ciel rempli de nuages sombres.



Son réveil en sursaut lui faisait chercher ses repères.

Couché dans le lit de sa chambre d'hôtel, Thomas avait dû s'assoupir avant son départ vers l'aéroport de Séoul. Il priait pour ne pas avoir raté son vol, ce qui le clouerait au sol coréen vingt-quatre heures de plus. Il se frottait les yeux, relevait la tête et écoutait le silence autour de lui. Quelque chose avait changé, quelque chose clochait. Tout son environnement immédiat semblait plus lourd, plus oppressant. Comme si la pièce s'était refermée sur elle-même, comme si elle était vivante et tourmentée d'un mal inconnu.

Il tournait la tête et voyait qu'il y avait maintenant deux lits dans la pièce. Deux lits simples. Ses yeux s'habituèrent à la pénombre et il distinguait une silhouette sous les draps du lit à sa droite. Thomas se demandait ce que cette personne

faisait dans sa chambre. Elle lui tournait le dos, n'exposant qu'une masse sans forme et indistincte. Il sentait un pincement au niveau du bas-ventre, là où la peur prend vie. Les couvertures se soulevaient et s'abaissaient au rythme d'une respiration. Thomas n'entendait que le chuintement régulier de l'air allant et venant des poumons du dormeur. C'était un son qui aurait dû être anodin, inoffensif. Mais ce simple souffle transformait sa peur en épouvante absolue. Ce qui se trouvait là, tout à côté sous les couvertures, était un cancer. Un cancer horrible, un cancer qui ne tuait pas. Non, un cancer qui mordait, qui broyait, qui dévorait pour une éternité de damnation. Il le savait. Il le ressentait. La terreur se répandait partout en lui. Cette personne, cette chose étendue à moins d'un mètre de lui était noire. Il le percevait dans l'air, il le percevait à travers les pores de sa peau. Ce mal imprégnait toutes les molécules composant son être et son environnement. Thomas n'arrivait toutefois pas à voir ce mal. Ou plutôt, le mal ne souhaitait pas être vu.

Mais ça ne saurait tarder, semblait lui susurrer la bête immonde qu'était devenue la chambre.

Thomas devait sortir de là, se sauver sans se retourner, pourtant il était incapable de détourner ses yeux de l'ombre qui dormait. Il ne voulait pas éveiller le Malin. Il ne voulait pas affronter la mort...

La pénombre régnait toujours, il était seul et terrifié jusqu'au bout de ses orteils. Son cœur battait à tout rompre. Il serrait les poings très fort pour tenter de se ressaisir.

Calme-toi, Thom, se disait-il, c'est seulement quelqu'un qui dort.

Même en pensée, ces mots sonnaient horriblement faux. La masse remuait quelque peu. L'épouvante le clouait au lit.

Thom, lève-toi et dégage d'ici.

Pas un seul muscle ne bougeait. Jusqu'à ses yeux qui refusaient toute coopération ; il voulait au moins les détourner de la source de sa terreur, sans en être capable.

Le bruit de respiration était maintenant plus marqué. Un son rauque, lent et profond provenait de la Chose.

- Aaaaarrhh !

La Chose remuait en poussant un autre gémissement à glacer le sang. Thomas n'avait jamais, jamais au cours de sa vie, été autant transi par l'effroi. La peur voilait son esprit et lui dérobait tout son sens commun.

- Aaaaaaaarrrrrh !

La Chose se retournait et Thomas voyait son visage. Ce devait être celui d'une femme à une autre époque, à un autre siècle. Les rides sillonnaient ce visage sec et brisé, de rares cheveux aussi morts que devait l'être cette Chose émergeaient du crâne çà et là. Un rictus déchirait cette figure décharnée et exposait des dents noires de pourriture. Des pustules lui couvraient les joues et le front. Et la Chose n'avait pas d'yeux. Deux orbites béantes laissaient entrevoir l'intérieur d'un crâne aux parois noires.

- Aaaaaaaarrrrrrrrhhhh !

Thomas, à cet instant précis, face à cette créature perverse et malveillante, savait qu'il allait mourir. Aucun doute ne planait dans son esprit.

La créature rejetait les couvertures. Le corps nu de la Chose était en état de décomposition avancé ; des plaies

ouvertes d'où s'écoulaient un jaunâtre et poisseux liquide recouvraient une portion importante de son anatomie ravagée. Les bras et jambes de la créature étaient d'une maigreur horrible. Une révulsante odeur de pourriture agressait les narines de Thomas et lui soulevait l'estomac.

Frappe-la, Thom, frappe ce monstre-là et sauve-toi !

Il n'en faisait rien. Il voulait hurler, mais seulement une lamentation inintelligible jaillissait de sa bouche.

La créature tenait entre ses doigts putrides un petit miroir. Elle le tendait à Thomas avec ce même ignoble sourire. Thomas sentait ses mains se soulever vers l'objet. Non, il ne voulait pas. Ne pas toucher à la Chose.

Malgré lui, ses doigts entraient en contact avec la surface froide du miroir et exactement au même moment, un hurlement strident résonnait dans toute la pièce. Un hurlement si fort qu'il lui faisait fermer les yeux de douleur. Un hurlement si perçant qu'il lui meurtrissait les oreilles, les tympans, l'âme.

Le cri provenait du fond de la chambre, face aux deux lits. Thomas tournait la tête, pas même conscient d'avoir retrouvé l'usage de ses muscles.

Il voyait une fillette d'environ quatre ans qui flottait dans l'air. Sauf qu'elle ne flottait pas : elle avait les deux pieds bien au sol, à l'orée d'un bois. C'était toute *l'image* qui flottait dans la chambre. Mais ce n'était pas une image : Thomas pouvait sentir le vent et la chaleur du soleil derrière la fillette contre son visage. C'était comme si une porte immatérielle s'était ouverte entre lui et la jeune fille.

Celle-ci avait les yeux écarquillés d'effroi et hurlait d'une terreur que Thomas ne comprenait que trop bien.

Elle portait une petite salopette rose et tendait les bras vers lui, implorante. Thomas savait qu'il connaissait cette petite, mais était incapable de se rappeler de qui il s'agissait.

Soudain, le visage de la fillette était mû par une force invisible qui modulait la peau de son visage comme si c'était de la pâte à modeler. Les formes s'élargissaient, s'agrandissaient. Trop vite, semblait-il, car la peau se déchirait à plusieurs endroits, ouvrant autant d'entailles d'où un sang rouge clair s'écoulait. Ce n'était plus une fillette, mais une femme qui se trouvait maintenant face à lui. Il se rappelait maintenant avoir vu la fillette dans des albums de photos.

Sa femme était devant lui, tendant les bras. Elle ne hurlait plus, elle pleurait désormais. Elle était vêtue du pantalon beige et de la camisole blanche qu'elle portait le jour du départ de Thomas en Corée. Les vêtements étaient souillés et plusieurs plaies sur les parties visibles de son corps laissaient échapper une importante quantité de sang. Elle était blessée de partout, mais ne semblait pas y porter attention. Elle regardait Thomas, ses yeux l'imploraient de l'aider. Un halo rosâtre dansait lentement comme l'aurait fait une flamme autour de son corps.

– CATHERINE ! rugissait-il de toutes ses forces.

Celle-ci ne remuait pas les lèvres, pourtant Thomas entendait tout de même sa voix. Elle semblait venir de très loin et était à peine audible.

Il n'y en a pas juste un. Il faut sauter, il faut passer... disait-elle.

Elle écartait les bras, portant l'attention de Thomas vers l'aura rosâtre qui l'enveloppait. *Ils s'en nourrissent, Thomas. Aide-moi.*

Pendant qu'elle *disait* ces mots, la vapeur rose qui la bordait s'assombrissait et rétrécissait pour céder la place à une brume noire et opaque. Catherine se pliait de douleur. Elle ne pleurait plus, mais levait un regard empreint de terreur vers son mari.



Thomas s'éveilla en sursaut. Il jeta des regards frénétiques partout autour de lui et se demanda où il se trouvait jusqu'à ce que le bruit sourd des moteurs de l'avion le ramène à la réalité : il était sur le chemin du retour.

Les brumes du sommeil tardaient toutefois à s'évaporer. Un malaise avait franchi l'univers du rêve et lui embrouillait l'esprit. Il s'éveillait d'un cauchemar, ça il en était certain, car son cœur battait encore à tout rompre et le fourmillement de la peur était toujours présent en lui. Déjà, les images du rêve s'estompaient. Il ne se rappelait plus exactement ce qui s'y passait, mais se souvint que Catherine y était. Thomas voyait également un sourire, un affreux sourire... Puis rien.

Il tenta de se remémorer le songe, en vain. Il s'étira – ce n'était pas la place qui manquait, le passager le plus près de lui était deux rangées derrière – et tenta de chasser le malaise. Ce rêve avait dû être très désagréable.

Allons, Thom, l'avion ne s'est pas encore écrasé, trois sacs d'arachides au miel attendent que tu daignes te les farcir, et avec un peu de chance, tu auras droit à un film où Nicole Kidman se promène à poil. Que veux-tu de plus ? Relaxe et profite-en.

L'angoisse ne le quittait pas, malgré ses efforts pour l'ignorer ; comme la langue qui revient toujours tâter une blessure dans la bouche.

Ce n'était pas seulement le cauchemar. N'avait-il pas l'impression que quelque chose avait changé ? Que quelque chose, même bien ancré dans la réalité, ne tournait pas vraiment rond ? N'avait-il pas l'impression, la sensation d'un grand vide aussi intense qu'inexplicable ?

Tout doux, Thom. Tu n'es pas un enfant, bordel. Ce n'était qu'un cauchemar...

Sa pensée fut interrompue par une autre voix, venue d'un endroit plus reculé de son esprit.

Il n'y en a pas juste un, susurra la voix. Ses yeux s'agrandirent. Ces mots avaient été prononcés dans son rêve, il en était certain.

Il n'y en a pas juste un. Il faut sauter, il faut passer...

Oui, ces mots qu'il avait presque oubliés, ces mots qui avaient été prononcés pour la première – et unique – fois il y avait près d'une décennie occupèrent toute la place dans son esprit.

– *Simon...*, murmura Thomas.

De douloureux et familiers souvenirs refirent surface. Plus d'angoisse, plus de cauchemar, seulement les empreintes du passé. Thomas retourna huit ans en arrière. À ce jour qui avait séparé *l'avant* de *l'après*.



Thomas n'entendit rien pendant l'accident, l'événement se produisait trop vite pour que son oreille capte et traite l'information. Mais il vit. Il vit tout.

La lumière l'aveugla. Il stoppa net et tourna la tête vers Simon, qui avait fait un pas de plus que lui dans la rue.

L'impact fut assourdissant.

Une moto, une moto sport rouge ornée de lignes design couleur chrome – l'information resterait gravée éternellement dans l'esprit de Thomas – percuta Simon de plein fouet. Elle passa si près de lui que Thomas sentit le genou du pilote lui frôler la cuisse. La moto n'avait jamais ralenti et c'est à une vitesse évaluée plus tard à 188 km/h que le véhicule, le motocycliste et le meilleur ami de Thomas Despins allèrent terminer leur course sur l'abribus en béton de l'autre côté de la rue.

Un effroyable torrent de verre déferla sur Thomas lorsque la vitrine de l'abri éclata. En plus des multiples micro-coupures qui lui couvrirent instantanément le visage et les mains, Thomas reçut un fragment dans l'œil – qui le condamnerait à porter des lunettes jusqu'à la fin de ses jours. Mais il ne s'en rendrait compte que trente minutes plus tard, lorsque l'ambulancier lui indiquerait que son œil droit saignait.

La structure de béton se fissura là où la moto, le motocycliste et Simon heurtèrent le mur. Une deuxième moto freina dans un crissement de pneus qui sembla durer trop longtemps.

Thomas avait la bouche ouverte, abasourdi.

C'est pas vrai, c'est un rêve, c'est un rêve, c'est un rêve.

Pourtant, il savait bien que ce n'était pas le cas. Ses pieds refusaient de bouger. Abêti, il regardait. Son oreille reprit du service et à nouveau seul le vacarme du train fut audible. Le sol tremblait au passage du convoi qui avançait, aussi impassible que quelques secondes plus tôt, alors que Thomas riait avec son meilleur ami en pensant au lendemain.

Tout ce sang. Le motocycliste avait été éjecté de la moto lors de l'impact et s'était fracassé le crâne sur une pièce de charpente d'acier de l'abribus. Le casque s'était cassé et exposait la boîte crânienne défoncée du malheureux. Une matière sombre et visqueuse s'en échappait.

– SIMON ! hurla-t-il.

Il ne le voyait nulle part. Il s'approcha en criant le nom de son ami encore et encore. Le train couvrait sa voix. Il marchait comme dans un cauchemar ; chaque pas semblait peser le double du précédent. Le corps du motocycliste, maintenant totalement visible, était désarticulé ; il avait adopté une forme improbable, tel un pantin jeté dans le coin de la chambre. Il apercevait l'os de la cuisse presque entièrement exposé dans une entaille de trente centimètres sur ce qui avait été la jambe droite du motocycliste.

Thomas se prit les pieds sur un objet au sol et tomba. Il venait de marcher sur une des bottes de Simon. Il portait des Rangers à seize trous (*à seize trous mon Dieu seize putains de trous !*) et il en avait été éjecté. Thomas se releva et courut vers l'abribus. Peut-être que Simon avait été projeté sur la pelouse qui avait amorti sa chute et...

Il le vit, enfin, et le reconnut. Entre la moto et le mur de béton fracturé, la main gauche de son ami jaillissait, maculée de sang. Les doigts s'ouvraient et se fermaient dans un spasme régulier.

Vivant ! Il a reçu une moto en pleine gueule avant de s'écraser contre un mur et il est encore vivant...

Seul l'avant-bras était visible. Thomas voulut parler à son ami, voulut lui faire savoir qu'il était là, à ses côtés. Mais la peur étrangla les mots. Il empoigna la moto et donna la poussée la plus forte qu'il put pour la soulever, ou du moins

la déplacer. Elle bougea de quelques centimètres, assez pour que Thomas aperçoive le sommet de la tête de Simon. Le reste du corps était sous la moto. Le crâne, du moins ce qu'il en voyait, semblait intact. Simon, après l'impact, avait franchi – par les airs – les quelques mètres le séparant de l'abribus, et la moto était venue s'écraser juste à ses côtés, le coinçant entre le mur et le véhicule.

– Simon, je suis là ! cria Thomas, constatant avec horreur que le cuir chevelu de son ami était rabattu sur lui-même là où la tête disparaissait sous la moto.

Une partie de son visage avait été arrachée et un des cylindres de la moto avait retroussé la couche de peau comme un vulgaire chiffon.

– Thomaaaaas ! hurla Simon.

Sa voix était étouffée, semblait venir d'ailleurs. Mais il parlait, il vivait, et c'était le principal.

– Je suis là ! répéta Thomas, paniqué. Ne parle pas, tout ira bien, Simon...

Mais il ne le pensait pas. Oh non, il ne le pensait vraiment pas.

– Thomaaaargh...

La voix de son meilleur ami se noya dans un gargouillis de sang. Les doigts ne cessaient de s'ouvrir et de se fermer, comme s'ils étaient à la recherche d'une prise qui fuyait. Thomas lui saisit la main et fut étonné de la force de la poigne. Il tint la main de son ami, se retourna et aperçut l'autre motocycliste qui, ayant pris la peine de mettre sa moto sur son appui et de retirer son casque, regardait la scène, abruti.

– VA APPELER UNE AMBULANCE, IMBÉCILE ! hurla Thomas, ce qui sembla sortir le garçon de sa torpeur.

Ébranlé, le jeune homme dégrafa son manteau de cuir racing, d'où émergea le tout dernier modèle de cellulaire, et composa le numéro d'urgence.

Thomas reporta son attention sur Simon et tenta de se faire rassurant.

– Ils vont être bientôt là, Sim, ils vont tout arranger, dit-il, sentant des larmes lui piquer les yeux.

La queue du train les dépassa et Thomas entendit le convoi reprendre de la vitesse pour s'éloigner. Le bruit décrut rapidement.

– Tho... Thomas... répétait Simon. Il y en a d'autres... Il y en a d'aut... tenta-t-il.

– Chuut, ne parle pas, fit Thomas doucement. Garde tes forces.

Mais Simon ne semblait pas l'entendre :

– Il y en a d'autres... Je... Je les vois, Thom...

La poigne se relâcha quelque peu.

– Reste ici, Simon, reste avec moi... Tu ne dois pas t'endormir, supplia Thomas en reniflant.

– Thomas... Il y en... Il y en a pas juste un... Il faut sauter, il faut passer... reprit Simon d'une voix faiblissante.

La main se détendait de plus en plus.

– Simon, ne t’endors pas... Simon... Il faut que tu me parles... Simon... Simon ! termina-t-il en un cri.

Plus de réponse. Thomas serra la main de son ami très fort, assez pour lui faire mal, pour qu’il s’éveille. Il hurla son nom, mais n’obtint comme réponse que l’aboiement lointain d’un chien.



Noyé de souvenirs, à plus de neuf kilomètres au-dessus de l’océan Pacifique, Thomas s’assoupit de nouveau, cette fois, d’un sommeil sans songe.